

BIOGRAPHIES, AUTOBIOGRAPHIES**Adolphe Nysenholc – *Bubelè, l'enfant à l'ombre***

L'harmattan, Paris, 2007

On a souvent répété qu'un des éléments constitutifs de l'intérêt d'une œuvre littéraire est son rapport à l'universel, et ceci pose la question de l'utilité des autobiographies, des « chemins de vie », qui ne passionnent souvent que leur auteur et quelques membres de sa famille. Pierre a reçu un vélo quand il avait quatre ans, et Paul n'aimait pas les choux rouges quand il en avait six. Et alors ? Cela justifie-t-il d'écrire un roman, ou une « autofiction » comme disent certains ? Mais Dolfi, en aout 1942, est juif ; il a trois ans ; et sa mère, connaissant les risques de déportation en Allemagne, le confie à un couple d'ouvriers, les Van Helden, à Ganshoren, dans la banlieue encore semi-rurale de Bruxelles.

120 LA REVUE GÉNÉRALE – Numéro 11-12 / 2008

D'où une « tranche de vie » de dix ans (nous suivrons Dolfi jusqu'à l'âge de treize ans, quand il accomplit sa Bar Mitzva), qui n'est pas l'enfance d'un homme, qui n'est pas uniquement la jeunesse d'Adolphe Nysenholc qui, ayant atteint l'âge de la retraite, décide d'écrire ses souvenirs, qui n'est pas l'évocation pittoresque de Bruxelles pendant et après la seconde guerre mondiale, mais qui est le roman de la haine des hommes pour un peuple, le roman de la peur, le roman aussi de la quête d'identité : caché comme juif, le petit garçon, le *bubelè* connaîtra de nouvelles angoisses quand, après la Libération, rencontrant d'autres Juifs, il se rendra compte qu'il n'est pas circoncis. Roman de la peur, de l'incompréhension anxieuse de l'enfant subissant les événements (Dolfi se demande quand sa mère reviendra), qui préfigure la tragédie de l'homme adulte : vivre une vie sans comprendre. Il y a donc de l'universel dans le récit d'A. Nysenholc, celui de la haine et celui de la peur.

C'est peut-être la peur qui me parait le véritable sujet de ce livre, car les ouvrages de réalité ou de fiction sur la Shoah sont nombreux, et l'auteur ne nous parle de cette horreur que comme d'une espèce de décor. Ce qui est évoqué, exposé, avec d'ailleurs un talent réel, car l'auteur parvient à communiquer au lecteur la sourde angoisse de son enfance, ce qui est la substance du livre annoncé comme « roman », c'est l'inquiète incompréhension du petit Dolfi, qui sait qu'on le cache, qui comprend qu'il est « différent », et qui se demande pourquoi. Tout en souffrant, en plus, de l'absence de ses proches et surtout de sa mère. Ce qui est montré, c'est que l'enfance n'est pas, en tout cas pas pour tous, insouciance et paradis. Il est un peuple pour lequel aucun moment de la vie n'est insouciance et paradis. Adolphe Nysenholc, en nous le rappelant, s'est approché de l'universel.

Jean C. Baudet